

UN BEAU COUP DE FUSIL.

L'investissement de Paris venait de commencer.

Les troupes prussiennes arrivaient de tous côtés, obéissant avec une précision remarquable à tous les ordres du vieux Moltke, qui les faisait marcher "au doigt et à l'œil." Rien n'était laissé au hasard; le plan de la campagne se trouvait entre les mains des officiers supérieurs et ceux-ci veillaient à son exécution ponctuelle, sans permettre la moindre irrégularité.

L'investissement des localités avait l'air d'une véritable promenade militaire. Les forteresses, précédant les escadrons et les régiments, entraient dans les villes et les villages, fumant leurs grosses pipes avec une placidité telle, qu'on se demandait involontairement s'ils se rendaient compte du danger auquel ils s'exposaient.

Car, enfin, en s'aventurant ainsi, sans escorte, au milieu d'une contrée où l'on était loin d'éprouver pour eux la moindre sympathie, ils pouvaient attendre à recevoir, à l'un ou l'autre coin de bois, une de ces dragées de plomb dont la digestion restera toujours chose difficile pour les guerriers comme pour les vulgaires "pékings."

Les hasards de la vie de "reporter" m'avaient conduit à Margenta, un hameau de Montataire, à trois miles de Creil et à quatorze lieues de Paris, dans le département de l'Oise.

Pendant la nuit, tout un corps de cavalerie défila sous les fenêtres de ma chambre et mon ami Léon D..... qui m'avait offert l'hospitalité la plus franche et la plus cordiale, supposant bien que je ne dormais pas, était venu frapper à ma porte. Il apportait une bouteille de champagne et des cigares et il me dit en faisant sauter le bouchon:

—En voilà toujours une que les Prussiens n'auront pas.

Il ne pensait nullement, alors qu'ils en viendrait à préférer de beaucoup la visite des Allemands à celle de certains compatriotes assez canailles pour profiter de la présence d'un ennemi implacable et piller les fermes et les maisons isolées dont les maîtres faisaient le coup de feu et versaient leur sang pour la patrie.

L'astre du jour venait de se lever, brillant et radieux; la nature était en fête, les oiseaux chantaient, les fleurs s'épanouissaient, les papillons folâtraient, les abeilles butinaient et... des milliers d'hommes préparaient leurs armes pour un combat sanglant!...

Malgré l'angoisse qui nous serrait le cœur, la nuit nous avait paru courte. Nous avions parlé de notre jeunesse; de nos travaux, de l'avenir qui s'annonçait sombre et plein d'épreuves, de cette nuée d'ennemis qui envahissait le pays et allait peut-être détruire Paris, le cœur de la France la capitale du monde.

Des pas se firent entendre sur la chaussée, la porte extérieure s'ouvrit et un homme se mit à monter l'escalier.

—C'est le père Vital, me dit Léon; n'y a-t-il que lui pour faire craquer ainsi les marches.

C'était lui en effet, le rude travailleur, grand et fort comme un géant, bon comme du pain, toujours prêt à mettre au service de ses amis son cœur, ses bras et sa bourse.

—Pour un beau coup de fusil c'est bien un beau coup que je viens de voir, dit-il, en se laissant tomber sur une chaise qui gémit sous la charge.

—Raconte nous cela, dit mon ami.

C'est bien simple, répondit le père Vital. Hier à l'arrivée

de la nuit, j'étais allé faire un tour du côté de Saint-Vaast, avec mon gendre, le grand Jules. Le pauvre garçon souffrait le martyre; les revers de l'armée du nord, la reddition de Sedan et de Metz, la chute de Napoléon, tout cela le bouleversait. Puis, on lui avait dit que les Prussiens allaient venir, que ces gens-là buvaient, mangeaient et fumaient comme des ogres, sans jamais rien payer; c'est cela surtout qui l'exaspérait.

—Si tout le monde voulait faire comme moi, s'écria-t-il, nous serions bien vite débarrassés de ces maudits brigands!

—Mais, lui répondis-je, toute résistance est inutile... Si les armées régulières ont été vaincues et forcées de déposer les armes, que peuvent quelques paysans comme nous sans chefs et sans organisation?

—Lui trouvait la chose bien facile.

—Que chacun prenne son homme et bientôt il n'en restera plus.

—C'était là sa réplique à toutes mes objections.

—Avant de sortir de la maison, il avait fermé à clef ou barricadé toutes les portes. Après avoir dit à sa femme d'aller l'attendre chez nous.

—Aussi vrai que je vis, s'écria-t-il, en serrant le poing, si ces gueux s'introduisent de force dans mon logis, comme ils l'ont fait ailleurs, ils le payeront cher!

—J'eus de la peine à l'entraîner.

Pendant notre course dans la forêt, il parut se calmer quelque peu; mais, lorsque, vers dix heures du soir, il vit de la lumière à la fenêtre de son salon et des Prussiens en train de boire son vin sans même se servir de verres, se remplissant comme des outres en hurlant des chansons bachiques, il ne voulut plus rien entendre. Il se mit à courir dans la direction du bois des noyers, et il me fut impossible de le suivre.

—Je rentrai chez moi, pour rassurer de mon mieux ma famille, mais je ne pus fermer l'œil de toute la nuit.

—A quatre heures du matin, je me trouvais dans mon verger, cueillant des pommes plutôt pour tuer le temps que dans le but de faire du cidre qu'on viendrait peut-être boire à ma place.

—A ce moment, un gros Prussien suivait en titubant l'étroit sentier taillé dans le roc, au pied de la colline. Il avait l'air heureux! Sans doute qu'il songeait à sa blonde Marguerite et aux beaux souvenirs qu'il lui avait... achetés. Pendant que je le suivais du regard, je vis, là-haut, tout au sommet de la roche verte, ce grand Jules qui, un genou à terre, épaulait lentement son fusil et pressait la détente.

—Le Prussien s'arrêta net, porta ses deux mains à sa poitrine, chancela et finit par rouler dans l'herbe.

—Cela me fit de la peine, au premier moment; puis je me dis que Jules avait peut-être raison. Pourquoi n'aurions-nous pas le droit de nous défendre?..... En tout cas, pour un beau coup de fusil, je puis garantir que "c'en était un.".....

Deux heures après, le curé et le maire étant absents, deux des principaux citoyens de Saint-Vaast furent arrêtés. Ils seraient fusillés le soir même, si le vrai coupable n'était pas découvert et livré aux envahisseurs.

Cependant, les choses finirent par s'arranger... à l'amiable. La commune paya cinq mille francs en argent et four-

nit aux sujets de Guillaume deux cents gallons de vin et cent caisses de cigares.

C'était beaucoup pour un homme, mais le père Vital trouvait que c'était trop peu pour ce magnifique coup de fusil.

G. VEKEMAN.

FATIGUE DE LA VIE.

Il y a quelques semaines, un nommé Stewart appartenant au comté de Kings, a comparu devant le magistrat Haszard à Charlottetown, sous l'accusation d'avoir voulu acheter du poison avec intention de mettre fin à ses jours. Le pauvre homme est évidemment en proie à un accès de folie, puisqu'il disait, sans dissimulation, qu'il voulait mourir par le poison, et qu'il en fit la déclaration à l'officier Cameron du bureau de police. M. Cameron voulant mettre sa sincérité à l'épreuve, lui présenta un verre d'eau dans lequel il feignit avoir mis du poison et lui dit: maintenant, bois et meure. Stewart, sans le moindre signe d'hésitation, avala la potion et s'esquiva pour trouver quelque lieu où il put mourir en sûreté. Cependant, le lendemain, il vivait encore; mais comme sa folie semblait s'aggraver, le maire de la ville à juger à propos de l'envoyer à l'asile des aliénés.

LE MANDAT-POSTE.

Baptiste Prunier arrive au bureau de poste de la Pointe-du-Lac et demande si on a connaissance de ses trente piastres.

—Quelles trente piastres?

—Dame, l'argent de mon garçon.

—Où est-il votre garçon?

—A Chicago, vous savez bien.

—Vous attendez trente piastres de lui?

—Mais comment donc! il y a deux mois que j'attends.

—Vous a-t-il écrit?

—La belle affaire! Il m'écrit qu'il m'envoie trente piastres par la poste, bon, j'attends, mais ça ne vient pas.

—Montrez-moi la lettre qu'il vous a écrite.

—La voici, mais l'argent qui est le principal pour moi.

—Avez-vous trouvé quelque chose dans cette lettre?

—Pour ça oui, une coupure de gazette.

—L'avez-vous encore cette coupure?

—Je l'ai fourrée dans ma blague à tabac, tenez la voici, elle est pas mal savatée.

Le maître de poste compte à Baptiste Prunier trente piastres en bel argent et garde la coupure de gazette.

—C'est aussi bon comme ça, dit Baptiste en mettant la somme dans sa poche, vous gardez mon papier qui ne vaut rien et vous me donnez trente piastres de fausse monnaie: je vais en parler au curé.

—Etes-vous fou, mon pauvre homme, votre papier valait trente piastres.

Ah! vous avez eu peur, mais je vois bien comment vous avez arrangé pour garder mon argent.

Et il sortit pour dénoncer le maître de poste au curé.

UN AVENTURIER DE 16 ANS.

Philadelphie, Parmi les passagers du steamer norvégien Forbuna, qui vient d'arriver de Java, se trouvait un jeune aventurier de New-York, Arthur Vincent, âgé de seize ans, qui a fait en deux ans le tour du monde sans un sou dans sa poche.

Le jeune aventurier est porteur de nombreux certificats émanant de consuls des Etats-Unis dans les cinq parties du monde et établissant d'une manière incontestable qu'il a réellement fait le tour du globe en deux ans.

Il s'est embarqué à Port Saïd, à bord du Forbuna, dont le capitaine, M. Christophersen a consenti à le prendre gratuite-

ment, sur les instances du consul des Etats-Unis. Vincent était dans un état pitoyable, et lorsque la Forbuna est arrivée à Lewes, Delaware, le brave capitaine Christophersen a envoyé Vincent à terre et lui a fait acheter des chaussures et un costume, afin qu'il fut décentement vêtu pour retourner à New-York.

Depuis qu'il a quitté New-York, Vincent a visité tous les pays civilisés du monde. Il s'est d'abord rendu, à travers le continent à San Francisco, où il est embarqué pour les îles Hawaï. Il a été reçu par la reine déposée, qui lui a donné sa photographie avec son autographe. Vincent prétend avoir également obtenu plus tard en Russie une audience du tzar, il a été fort bien accueilli.

Il a voyagé le plus souvent par eau, mais il a parcouru aussi des milliers de miles en chemin de fer, sans avoir jamais été expulsé d'un train. Il lui a toujours suffi de faire connaître son entreprise pour qu'on le laissât voyager gratuitement. Cependant on l'a beaucoup fait travailler sur certains steamers sur lesquels il s'était embarqué en cachette; mais il n'a jamais été maltraité.

Rebelais parle d'un philosophe qui, ayant un jour montré du doigt un vagabond, celui-ci lui montra deux doigts. Sur ce le philosophe en présenta trois à l'homme qui exaspéré, lui mit le poing sous le nez. Le philosophe était enchanté. "Voyez-vous, disait-il à ses amis, en montrant un doigt à cet homme, je lui disais clairement qu'il y a un Dieu; lui, levant ses deux doigts, m'a rappelé qu'il y a le Père et le Fils. Alors de mes trois doigts, je lui ai signifié qu'il y a trois personnes en Dieu, et en me montrant le poing, il m'a répondu que les trois personnes ne font qu'un seul et même Dieu."

Z... est mourant, mais plein de sang froid.

Comme son médecin est un praticien des plus occupés, il lui serre la main en lui disant:

—Allez, docteur, allez. Je ne vous retiens pas.

Et le docteur un peu embarassé:

—Moi non plus!

X..., un panier percé, un incorrigible tapageur, aborde sur le boulevard un de ses amis:

—Figure toi, mon cher, la chose la plus extravagante: je viens de rencontrer Rapineau, ce vieux ladre, et il m'a offert de me prêter de l'argent!

—Tu as accepté?

—J'ai refusé.

—Voilà qui est bien plus extraordinaire encore!

LES INFORTUNES DE JOHN.

On ne parle, pour ainsi dire, depuis quelques jours à Jamaica (Long Island) que d'une série presque incroyable d'infortunes qui se sont abattues depuis trois semaines sur un forgeron de nom de John Reinheimer, qui faisait de brillantes affaires et vivait heureux dans une petite maison bien meublée avec sa femme et son enfant.

Les infortunes du forgeron ont commencé, il y a trois semaines, lorsqu'il a pris chez lui en pension un jeune charpentier. Un soir, à son retour chez lui, Reinheimer a trouvé la maison déserte. Sa femme, son enfant, son pensionnaire, son argent et tous les objets de valeur avaient disparu. Il n'a pas tardé à découvrir que sa femme s'était enfuie à Newark (New-Jersey) avec le charpentier. Se rendant en toute hâte dans cette dernière ville dans le but de rattraper son enfant, Reinheimer a appris que sa femme et le charpentier étaient déjà repartis et avaient abandonné à l'hôtel l'enfant qui avait été envoyé dans un asile.

Le forgeron s'est livré aussitôt aux démarches nécessaires pour se faire rendre son enfant. Mais celui-ci était mort presque aussitôt après son entrée à l'asile et avait été enterré. Retournant à Jamaica, Reinheimer a trouvé les feux éteints dans sa boutique. Pendant son absence, son perfide associé avait touché toutes les factures qui étaient dues et avait disparu.

L'infortuné Reinheimer n'était pourtant pas au bout de

ses peines. Il a eu la mauvaise inspiration d'aller à Brooklyn demander secours à son frère, et il a été arrêté aussitôt sur la plante de son ancienne servante qui l'accusait de lui avoir volé \$60. La servante avait confié en effet cette somme à Mme Reinheimer, et celle-ci l'avait emportée avec le reste. Mais le pauvre Reinheimer n'en a pas moins été écouré pendant huit jours à la prison de Raymond street, avant qu'il ait pu prouver son innocence.



A RELIABLE WATCH gives you the correct time and if provided with one from our stock, you're not likely to miss a train. The only way to gain time is to avoid losing it and to escape wearisome waiting by having a watch that keeps time accurately. Our ladies' and gentlemen's gold and silver watches run as regularly as a watch can run and they can now be bought at such a low price that you can hardly afford to be without one. Call and see us when in Charlottetown.

E. W. Taylor
CAMERON BLOCK

UNE SECONDE ACADIE

Par l'Abbé H. R. Casgrain

Nous venons d'ouvrir un dépôt au Bureau de l'Impartial pour la vente de "Une Seconde Acadie", joli volume in-octavo, illustré de trois cartes et plans. Le prix de l'ouvrage broché: \$1.00. Par la poste: \$1.06. S'adresser au Bureau de l'Impartial.

NOTICE!

oxo

I wish to have it distinctly understood that all parties indebted to me for professional services, must make an immediate settlement, either by cash or negotiable papers. The condition of my affairs compels me to do so.

Dr. J. Desnoyers.
Tignish, May 10th. '94

We make but little

money on each suit, but it suits us, because we make and sell so many suits. At the same time it suits our patrons, because they can

Save Money

on every suit they buy from us. So you see, we are suited, our patrons are suited, in fact everybody is suited.

Don't forget that spring is here

my NEW Stock. Be suited

N. P. Doiron,

MILL RIVER, P. E. I

March 22 '94

ON DEMANDE

Comme apprenti-typographe, un garçon de 15 à 16 ans sachant lire le français.

S'appliquer au bureau de l'IMPARTIAL.

18 Sept. 1894.

A. POIRIER,

Marchand de Marchandises Sèches, Epiceries Quincailleries, Chaussures Farine, Thé, Tabac, etc.

Depuis que j'ai ouvert mon nouveau magasin, je suis dans une position de satisfaire le public mieux que jamais.

Produits de toutes sortes pris en échange pour marchandises. J'ai aussi dans mon magasin un Téléphone pour la commodité du public.

ST. LOUIS, I. P. E.

Nov 9th 93

Envoyez pour nos prix de Papier, Cartes de visites, Enveloppes etc, etc.

J. H. Myrick & Co.

Importers and Dealers in DRY GOODS.

HARDWARE,

BOOTS & SHOES,

FINE GROCERIES

And Fishing

Supplies.

at TIGNISH and

ALBERTON.

Their empty shelves of April last are all replenished with new importations of very latest styles and patterns from Glasgow, London, United States and home manufacture. They feel confident that they are offering excellent values in their several lines.

DRESS GOODS

Dress goods in great variety with all the necessary trimmings. Millinery in detail. Ladies mantles of all kinds, Waterproof garments, Sunshades and Umbrellas; in fact everything required for rain or sunshine.

BOOTS & SHOES

As usual a speciality is made of Boots & Shoes; the assortment is great and prices cheaper than ever.

GROCERIES

A large stock of groceries is offered, comprising in part of Tea of good strength and fine flavor. West India raw sugars that are bright and light. Chase & Sanborne's celebrated coffee, &c, &c,

FLOUR

A large stock of flour always on hand, and arriving from Ontario Mills weekly, so that their customers are sure of a freshly ground article.

Thanking their patrons of the past, they solicit a continuance of their confidence, promising prompt and careful attention to all orders entrusted to them.

June 15 '94

DETECTIVE

We want a man in every locality to act as private Detective under our instructions. Experience unnecessary. Stamp for particulars.

NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Indianapolis, Ind.

For Sale.

Copies of "La Mode des Modes" with Plates 35 cents. "La Mode de Paris" 35 cents. These are the most Popular Fashion Journals to be had. Also "The Deliniator" 15 cents.

APPLY AT THIS OFFICE.

AUX SECRETAIRES DES

COMMISSAIRES D'ECOLES

Nous avons en mains une quantité d'Assesentsem Bill's pour Taxes Prix modérés.